



*Il était entouré de jeunes personnes insouciantes
et légères... (Page 992).*

C. I.

LIVRAISON 133

chât ; il monta dans un train de voyageurs allant vers Amsterdam. Là, il se transforma de nouveau, en revêtant un complet de confection, acheté dans un grand magasin et en remplaçant le sac de l'ouvrier par une élégante valise.

Toutefois, son voyage parmi les trônes d'arbres n'avait pas été sans inconvénients. Ses membres étaient engourdis par l'immobilité qu'il avait dû garder pendant de nombreuses heures ; mais, de plus, il avait souffert du froid et il sentait les approches de la bronchite.

Puisqu'il avait de l'argent, il n'hésita pas : il entra dans une clinique privée où il se fit soigner par un des meilleurs docteurs et où il eut pour infirmière une très belle fille qui l'aida à guérir en quelques jours.

Dès qu'il put abandonner la clinique, il se dirigea vers le bureau de poste le plus voisin pour envoyer un télégramme ainsi rédigé :

« ERDMANN, Bülowstrasse, Berlin. — Je serai devant votre porte, dans la nuit de jeudi, à onze heures et demie. Dubois ».

Le télégramme envoyé, il le remit à l'employé et alla faire un petit tour en ville.

Il regardait les belles hollandaises qui passaient près de lui et pensait :

— Charmantes créatures... Domage que j'aie si peu de temps à rester ici... Mais à Berlin, aussi, je trouverai de jolies femmes.

Il respirait profondément, éprouvant une sensation de joie ; il était libéré de toute préoccupation.....

La vie était si belle..... Il avait réussi un si joli coup ; il avait en poche une si belle somme d'argent !.....

Les mains dans les poches, il se promenait en faisant de doux rêves.

Il n'avait plus maintenant qu'à trouver une nouvelle dupe, afin de doubler son capital.

Il existait bien d'autres naïfs qu'il pourrait duper comme il avait dupé le général Boisdeffre.....

Il fallait seulement avoir de l'audace et ne pas se laisser intimider.

Erdmann était astucieux et expert ; mais, qui sait, en y mettant le temps.....

.....

Berlin !.....

Dubois sortit de la gare, traversa la place et arriva à la station des voitures.

— Menez-moi 93 Bülowstrasse, dit-il ; dépêchez-vous, parce que je suis pressé, je dois me trouver là pour minuit.

— C'est bien !

La voiture se dirigea rapidement vers Postdamplatz en traversant la Königstrasse.

Dubois, étendu au fond de la voiture, les jambes croisées, la cigarette à la bouche, réfléchissait à ce qui l'avait amené à tenter cette entreprise.

La voiture s'arrêta et le conducteur dit à Dubois :

— Nous y sommes !

Il descendit, paya et regarda autour de lui pour voir si quelqu'un l'attendait.

Le télégramme ne serait-il pas arrivé ?

Il était devant la porte de la maison qu'il cherchait et il s'étonna grandement en voyant que la porte n'était pas fermée.

— Eh bien ! cela te coûtera cher de me traiter de la sorte ! maugréait-il intérieurement... Une porte ouverte

des lumières éteintes ; un escalier à monter dans l'obscurité... Tout cela se payera !

Il arriva ainsi sur le palier d'Erdmann et sonna à la porte.

Deux, trois, cinq minutes s'écoulèrent, avant que la porte ne s'ouvrît.

Au lieu de saluer, Dubois se mit à crier :

— Est-ce ainsi que vous me recevez ?... Je dois attendre des heures avant que vous n'ouvriez ?..... J'aurais dû.....

La voix sonore de l'individu qui avait ouvert la porte, l'interrompt :

— Pour mon compte, vous auriez parfaitement pu rester où vous étiez.....

— Très gentil.....

— Entrez donc !

Dubois dut se contenter de cette peu courtoise invitation et il tendit la main ; mais Erdmann feignit de ne pas s'en apercevoir et il lui tourna le dos pour le précéder

— Asseyez-vous, lui dit-il en l'introduisant dans son bureau.

Le bureau était assez vaste, avec des doubles portes capitonnées ; il était meublé avec beaucoup de goût.

Quand les deux hommes furent commodément installés dans des fauteuils, Dubois reprit d'un ton piqué :

— On dirait que ma visite vous est désagréable ?

— Tout-à-fait exact ; quand vous venez chez moi, cela me dérange.

Dubois sourit.

— Cela doit vous être arrivé assez souvent alors ?

— La dernière fois que vous êtes venu chez moi, je croyais vous avoir fait comprendre que je ne désirais plus traiter d'affaires avec vous.

— Maintenant, deux ans se sont écoulés et vous devez vous apercevoir que les choses sont bien changées.

Vous devez me remercier si, malgré le différend que nous avons eu, à ce moment, je n'ai pas oublié le chemin qui mène vers vous.

Erdmann, le directeur à Berlin de l'espionnage allemand, ne réussissait pas à partager cette opinion. Il se tourna vers Dubois et lui dit :

— Vous faites donc encore de vos coups !..... Que m'avez-vous apporté..... ?

Dubois ouvrit la petite valise qu'il portait, en tira une serviette de cuir, l'ouvrit et en tira des photographies qu'il tendit à Erdmann.

— Reproduction de lettres originales, demanda-t'il à Dubois en le fixant dans les yeux. En quoi cela peut-il nous intéresser..... ?

— Vous ne voyez donc pas ce que vous tenez à la main ? Il ne s'agit de rien moins que d'un motif pour la France de déclarer la guerre à l'Allemagne, car ces lettres démontrent clairement que l'ambassade allemande à Paris a abusé de sa position pour faire de l'espionnage.

Erdmann observa les photographies avec attention.

Dubois qui le considérait attentivement, l'interrompit soudain pour lui demander l'autorisation de fumer. L'autre ne releva même pas la tête ; tout en faisant un signe affirmatif, il continua à examiner les photographies.

Quelques instants de silence, puis :

— Vous avez raison, Monsieur Dubois, ces documents sont très importants, déclara Erdmann.

— Ne vous disais-je pas, Monsieur Erdmann, que vous me remercieriez d'être venu ?

— Vous cherchez à vendre ces documents, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; imaginez-vous que je vais vous en faire cadeau ?

Herr Von Erdmann négligea cette réponse, et le ton insolent sur lequel elle était proférée, il dit seulement :

— Nous sommes devenus méfiants, Dubois.

— Méfiants ? Vis-à-vis de moi ?

— Oui, parce que nous avons la preuve que vous n'avez pas travaillé pour nous ; mais contre nous, pour la France.

— Impossible !

Dubois bondit sur ses pieds et si maître qu'il fut de lui, il ne réussit pas à cacher l'épouvante que lui causaient les paroles du directeur du service des renseignements secrets et il pâlit.

Sans se troubler, Erdmann continua :

— Les preuves que nous possédons me donneraient le droit de vous faire arrêter. Je sais très bien que vous êtes un opportuniste sur lequel on ne peut pas compter, pas plus du reste que sur la majorité des individus de votre espèce et je suis convaincu que vous possédez plusieurs exemplaires de ces photographies. Vous reviendrez probablement dans huit ou dix jours à la charge pour nous renouveler votre offre. Je n'ai pas très envie de vous faire arrêter et je préférerai m'entendre avec vous. Vous me remettrez tout ce que vous possédez sur ce sujet et je renoncerais de mon côté à vous faire poursuivre.

Dubois se mit à rire :

— Non, monsieur Erdmann, je n'accepte pas une offre de ce genre. Je ne crois pas du tout que vous ayez des preuves contre moi ; vous voulez simplement avoir à bon compte des documents importants. Vous avez cru que vous réussiriez à me faire peur et à prendre ces papiers. Mais pour faire cela, il faudra vous adresser à un individu plus naïf que je ne le suis...

Dubois reprit les photographies et les remit dans le dossier qu'il renferma à son tour dans sa valise.

Erdmann le considérait d'un air indifférent. On au-

rait dit qu'il lui importait peu que Dubois sortit de la maison en emportant ces documents.

Celui-ci s'était, certainement attendu à une protestation ; il ne pouvait croire que ces photographies n'intéressaient pas au plus haut degré le chef du service des renseignements allemand.

Les deux hommes se considéraient en silence.

Erdmann, dont la physionomie exprimait le plus profond mépris, passa sa main blanche et longue sur ses cheveux gris en disant :

— Prenez le temps de réfléchir, Dubois. Mais, dans votre intérêt, vous devriez accepter ma proposition.

— Je n'y pense même pas, riposta l'autre. Ces documents sont très précieux et je ne les donnerai certainement pas ainsi pour rien...

— Je vous donne huit jours pour réfléchir.

— Dans huit jours, ma réponse sera la même.

— Eh bien ! attendons !...

Une expression sarcastique passa sur les traits d'Erdmann.

Dubois prit sa valise, salua légèrement et se dirigea vers la porte.

Mais, soudain, il s'arrêta, en regardant autour de lui d'un air égaré.

— Pourquoi la porte est-elle fermée, monsieur Erdmann ? Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama-t-il.

Erdmann était calme :

— Une simple précaution, répondit-il.

— Une précaution ?... Depuis quand en usez-vous de cette façon avec moi ?...

— Nous avons décidé depuis quelque temps de causer avec nos agents, les portes fermées.

Dubois était fortement énervé ; il se tourna vers Erdmann et lui demanda d'un ton brusque ;

— Je vous prie de m'ouvrir la porte, afin que je puisse m'en aller.

Erdmann haussa les épaules.

— Excusez-moi si je vous fais attendre ; mais la porte ne s'ouvre que de l'extérieur.

Il sortit par une porte latérale, conduisant dans une autre pièce et revint quelques minutes après en disant :

— J'ai donné des ordres, mais il vous faut attendre quelques instants. Veuillez vous asseoir...

Le ton d'Erdmann agaçaït Dubois que eut voulu répliquer par des impertinences qui lui montaient aux lèvres spontanément, mais il comprit qu'il valait mieux se retenir. Il n'avait pas envie de mettre les choses au pire. Les sourcils froncés, il prit un siège et attendit en tambourinant nerveusement du bout des doigts sur sa valise.

Le sourire d'Erdmann lui paraissait devenir d'instant en instant plus sarcastique.

Cet homme se sentait le maître de la situation et, Dubois, le voyant triompher aussi insolemment, aurait voulu le gifler.

Erdmann, de son côté sentait la colère réprimée de son visiteur et il s'en divertissait fort. Il tira de sa poche un porte-cigarette en argent, l'ouvrit et le tendit à Dubois.

— Voulez-vous fumer une cigarette allemande, Dubois ? Cela vous aidera à surmonter votre colère...

Dubois secoua la tête, sans mot dire, et l'autre reprit :

— Ne faites pas la tête et acceptez une cigarette, le temps passera plus vite ainsi...

Dubois le considéra d'un regard furieux :

— J'espère que vous ne me retiendrez pas longtemps ici !

— Je m'en garderai bien ! Mais il faudra néanmoins attendre quelques instants. Pendant ce temps, racontez-moi un peu les nouvelles de Paris... Quelles sont les nou-

veautés ? Les esprits surexcités par l'affaire Dreyfus se sont-ils un peu calmés ?

— Je n'ai pas du tout l'intention de bavarder avec vous. Je suis las du voyage que je viens de faire et je n'ai qu'un désir, celui de me coucher et de dormir.

Erdmann regarda la pendule :

— Vous allez pouvoir vous en aller avant peu, prenez patience.

L'espion hocha la tête.

— Je ne comprends rien à tout cela. Quelles sont vos intentions, dites-les....

— Je vous ai déjà dit qu'il ne s'agit que d'une petite précaution ; il n'y a rien d'autre...

A ce moment, on frappa légèrement à la porte.

Erdmann se leva, s'approcha de la porte qu'il ouvrit sans peine.

— Le chemin est libre, Dubois.

Celui-ci, déjà debout, s'éloignait rapidement.

Erdmann lui cria encore :

— Au revoir, Dubois ! A dans huit jours !...

Mais le français ne répondit pas et claqua violemment la porte derrière lui.

Il descendit hâtivement l'escalier.

Sa colère réprimée le faisait frémir ; il avait vu s'évanouir son espoir de traiter une bonne affaire qui aurait dû lui rapporter une grosse somme.

Aurait-il vraiment commis une imprudence qui l'avait trahi en dévoilant le double jeu qu'il jouait depuis des années ?.....

Ce serait bien ennuyeux.

Et dans ce cas, le mieux qu'il avait à faire était de disparaître encore une fois.

Il allait lentement vers la rue de Postdam.

Soudain, il s'arrêta, regarda derrière lui ; il avait éprouvé la sensation qu'un péril le menaçait.

Un seul homme marchait dans la rue ; évidemment, il le suivait .

C'était la raison pour laquelle Erdmann l'avait gardé enfermé ; c'était la solution de l'énigme. Il l'avait gardé, afin d'avoir le temps d'appeler un inspecteur de police chargé de le surveiller.

Dubois ralentit le pas pour se convaincre que son soupçon était exact et que l'individu qui marchait derrière lui n'avait d'autre intention que celle de le suivre.

S'il s'était trompé, l'inconnu le rejoindrait et le dépasserait.

Mais il garda la même distance ; c'est à dire que lui-même ralentit le pas au fur et à mesure que Dubois ralentissait le sien.

L'espion serrait les poings. Mais à quoi servait sa colère. Il était nécessaire de se dominer et de trouver le moyen de sortir de cette terrible situation.

Il devait semer celui qui le suivait, lui faire perdre ses traces.

Il arrêta une voiture qui passait, y monta et donna l'ordre au conducteur de le conduire en toute hâte à la gare.



CHAPITRE CLIV.

UNE AVENTURE DEPLAISANTE...

Arrivé à la gare, Dubois donna au cocher l'ordre de le conduire dans un petit hôtel des environs.

Il était satisfait de l'habile manœuvre qui lui avait permis de dépister l'agent d'Erdmann.

Un garçon de l'hôtel l'accueillit à sa descente de voiture et prit la valise du voyageur, après avoir répondu affirmativement à la demande d'une chambre pour la nuit.

Dubois paya le cocher, puis entra dans le vestibule de l'hôtel où il trouva un valet qui se mit à sa disposition.

Les formalités accomplies, il entra dans l'ascenseur qui devait le conduire au deuxième étage.

Enfin !

L'ascenseur allait se mettre en mouvement quand un homme entra dans l'hôtel.

Dubois trembla.

Il se passa la main sur son front qui était mouillé d'une sueur d'angoisse et il secoua la tête.

— Non, il n'était pas possible qu'on l'eût suivi jusque là... Il était invraisemblable que l'agent qui le suivait ait pu arriver jusqu'à l'hôtel...

C'était absurde de le penser.

Il était las, nerveux et voyait partout des fantômes...

Et quoiqu'il se refusât à se croire suivi, cette pensée le tourmentait et le rendait nerveux.

Cet état d'esprit le rendit grincheux vis-à-vis du valet de chambre qui s'était mis à ses ordres et il le secoua rudement pour ne pas avoir monté sa valise tout de suite.

— Cela ne vous aurait pas trop fatigué si vous l'aviez mise dans l'ascenseur, lui dit-il d'une voix âpre. Faites-moi le plaisir de redescendre et de me la monter immédiatement...

Le garçon ne répliqua pas ; il se hâta de sortir de la chambre pour exécuter l'ordre reçu.

Dubois jeta son pardessus sur un fauteuil et alluma une cigarette. Mais tout en fumant, il regardait la porte avec impatience.

Il dut attendre longtemps ainsi.

Il devenait d'instant en instant plus nerveux ; il avait de sombres pressentiments. Était-il possible que son voyage à Berlin ait été vraiment une folie ?... Il commençait à s'adresser des reproches à lui-même.

N'aurait-il pas mieux valu commencer à négocier d'un pays neutre, au lieu de venir directement à Berlin ?

Il se traita d'idiot, de stupide, et constatait qu'il n'était pas encore suffisamment rusé pour échapper aux pièges qu'on pouvait lui tendre.

Juste au moment, où il espérait faire un bon coup ; il n'avait fait qu'une école ; il perdait tout, même ce qu'il avait déjà en poche...

Inquiet de plus en plus il se mit à marcher nerveusement dans la chambre.

Il attendit, attendit, attendit...

Les minutes duraient des éternités !

À la fin, il ne put résister ; sa nervosité était au paroxysme ; il jeta dans le cendrier sa cigarette encore allumée et se précipita dans le corridor.

Il n'avait pas fait quelque pas, quand il vit réapparaître le garçon.

— Où étiez-vous passé ? cria Dubois lui arrachant la valise des mains.

Le jeune valet de chambre tremblait.

— Pardonnez-moi... mais je.... j'avais....

Dubois n'avait pas le temps de l'écouter, il lui tourna le dos, entra dans sa chambre et referma la porte, comme s'il avait craint d'être suivi même là...

Quelques minutes se passèrent avant qu'il ait réussi à réfréner l'agitation qui s'était emparée de lui ; enfin, il se sentit plus tranquille et se mit à rire.

Il riait de lui-même, de ses terreurs, de ses folles appréhensions et il murmurait :

— Vraiment, je deviens nerveux comme une femmette !

Il avait posé la valise sur le porte-bagages et tirait de la poche de son pantalon la clé pour l'ouvrir.

Il sentait que ses mains tremblaient.

Cette aventure l'avait complètement épuisé.

Comme il respirerait librement quand, enfin, il se sentirait en sécurité !

Il introduisit la clé dans la serrure et leva le couvercle. Mais il avait à peine jeté un regard dans la valise qu'il devint très pâle ; ses yeux semblaient prêts de sortir des orbites.

Pendant quelques minutes, il resta immobile, annihilé.

Enfin, la vie parut renaître en lui ; il se pencha sur la valise, jeta dehors tout le linge qu'elle contenait et tâta le fond de la main, pour y sentir le dossier contenant les documents.

— Malédiction ! s'écria-t-il.

Il jeta tout sur le parquet... chercha, rechercha.. en vain... les photographies avaient disparu...

Ainsi, il avait bien été suivi jusqu'à l'hôtel ?

Après une brève hésitation, il descendit l'escalier et se jeta dans le vestibule.

Le portier sommeillait sur un canapé ; en voyant entrer le voyageur, il se leva. Dubois courut à lui, le prit par les épaules et le secouant violemment :

— Qu'est-il arrivé ? criait-il. Qu'a-t-on fait de ma valise. Qui donc l'a ouverte ? Qui donc m'a volé ?

Le portier haussa les épaules :

— C'est un inspecteur de police qui a réclamé cette valise, dit-il tranquillement. C'est lui qui l'a ouverte. Je ne pouvais pas m'y opposer...

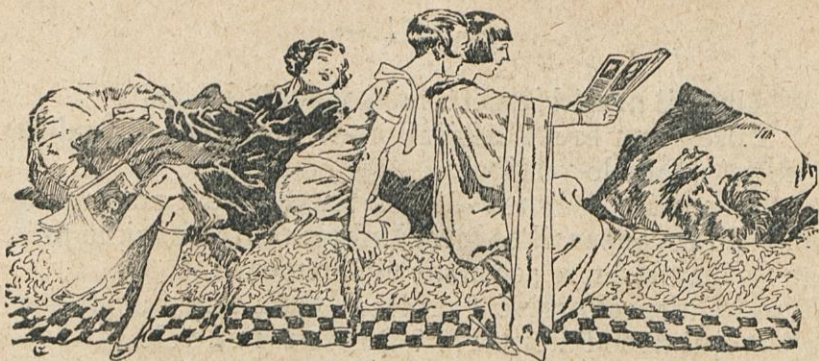
— Un inspecteur de police ? répéta Dubois, comme hébété.

Maintenant, tout était clair...

Il avait été roulé.... La magnifique affaire avait sombré...

Furieux, il ne cessait de grommeler des jurons :

— Malédiction !... Malédiction !....



CHAPITRE CLV.

ENFIN DES NOUVELLES !...

Lucie Dreyfus connaissait encore des heures d'angoisse, d'anxiété et de peur.

La dernière tentative du commandant Du Paty avait été terrible pour elle. Elle était satisfaite d'avoir vu Mathieu Dreyfus demander des explications à l'antipathique personnage, mais elle craignait que les excuses qu'on le forçait à faire ne fassent naître en son cœur une haine qui serait pour elle la cause de nouvelles douleurs et de nouvelles difficultés.

Le cœur serré par l'angoisse, Lucie regardait jouer ses enfants.

Pierrot avait repris ses jeux préférés ; il jouait aux soldats avec la petite Jeanne ; ce spectacle faisait naître en l'âme de Lucie un sentiment d'angoisse insupportable et elle aurait mieux aimé les entendre faire du bruit... Elle se souvenait des douces heures du passé : elle re-voyait son Alfred, jouant avec ses enfants en tenant le rôle de la jeune recrue, alors que l'enfant était l'officier...

Comment un aussi grand bonheur, une paix semblable, avaient-ils pu être détruit d'un seul coup ?...

Lucie avait appuyé son front contre les vitres de la

fenêtre et elle regardait dans la rue.

Dans son esprit, les souvenirs l'accablaient de nostalgie.

Combien de fois était-elle restée ainsi derrière la fenêtre, attendant le retour d'Alfred, qui la saluait d'un sourire et d'un signe affectueux de la main.

Alors, elle courait à sa rencontre sur le palier ; elle se jetait dans ses bras et ils échangeaient des baisers bien tendres. Oui, chaque jours, la vie était plus belle ; elle était pleine d'un amour plus fort, plus grand ; elle était plus harmonieuse ; ils se comprenaient toujours mieux et s'aimaient de plus en plus.

Lucie soupira profondément.

Tout, tout était fini !

Qui pouvait dire, s'ils se reverraient jamais !

Soudain, Lucie se secoua ; elle vit les deux enfants qui s'étaient approchés d'elle ; Pierrot lui prit la main et la caressa avec une tendresse enfantine, en demandant :

— Tu pleures encore, maman ? Tu pleures parce que papa ne revient pas ?

Lucie s'agenouilla à côté de ses enfants et les serra contre elle, tandis qu'un sanglot s'étranglait dans sa gorge

Elle sentait combien ses enfants avaient besoin de joie, afin que la sérénité et la clarté entrent dans leurs petits cerveaux ; si elle les accablait de sa tristesse, ils seraient malheureux... Chaque jour, elle se proposait d'être légère et joyeuse pour eux ; mais il lui était trop difficile de rire, tandis que son cœur eut voulu crier sa peine immense.

Elle caressait ses enfants de ses mains tremblantes.

— Non, non, je ne pleure pas, Pierrot... Ne vois-tu pas que je ris, au contraire..

Elle essaya de rire, mais son sourire était si douloureux que le petit secoua la tête et avec ses petits doigts il voulut sécher les larmes qui pointaient entre les cils de sa mère, en lui disant d'un ton de reproche :

— Autrefois, tu riais autrement, maman, et je suis sûr que lorsque tu étais à la fenêtre tu pleurais, comme tu pleures toujours, parce que papa ne revient pas.

— Il faut prier le bon Dieu, Pierrot, afin qu'il nous rende papa...

Le petit serra un instant les lèvres, puis il dit :

— Je crois, maman, que le bon Dieu n'entends plus nos prières ; nous le prions toujours, toujours, qu'il nous rende papa, et papa ne revient jamais...

— Non, papa, ne vient pas, dit la petite... et, moi, j'ai tant envie de le revoir....

Le cœur de Lucie se brisait et elle serrait les lèvres pour ne pas crier de douleur.

Les enfants avaient raison ; il semblait vraiment que le ciel se fut fermé pour toujours devant eux et que leurs prières n'arrivaient pas jusqu'au trône du Très-Haut.

— Le papa viendra ; il doit venir ! dit-elle à voix haute comme si elle voulait rejeter en criant l'angoisse qui la suffoquait.

— Ne pleure plus, maman, dit Pierrot, caressant le pâle visage de Lucie ; nous sommes près de toi et nous t'aimons, beaucoup, beaucoup, ma petite maman...

Il tendit sa petite bouche pour embrasser sa maman et Jeanne imita son frère. Lucie, embrassa ses deux chers petits qui étaient son seul réconfort en ces tristes jours, de douleur et de désespoir... C'étaient ses enfants, ceux de son Alfred, les fruits de leur grand amour, ce qui lui donnait du courage pour continuer la lutte.

Si elle avait été seule en cette immense aventure, elle n'aurait pu résister ; malgré l'énorme responsabilité

qui pesait sur elle, les enfants étaient encore la note joyeuse et sereine qui soulageait son esprit.

Elle prit sa broderie et s'assit dans l'embrasure de la fenêtre.

Son cœur était loin, ses pensées vaguaient au-delà de l'océan près de l'homme qu'elle aimait. Comment supporterait-il le baigne ? Pourrait-il résister à tous ces tourments ?

Si elle avait pu au moins être près de lui...

Mais personne avait pu lui donner le moindre espoir d'obtenir l'autorisation de partager son exil...

Lucie abandonna son travail et laissa retomber les mains sur ses genoux tandis qu'un voile de larmes lui obscurissait la vue.

Elle éprouvait des remords à la pensée d'avoir encouragé Alfred à tenter de fuir de l'île de Ré. Alors, au moins, quand il était là-bas, il avait un léger réconfort, puisqu'il pouvait la voir deux fois par semaine. C'était bien peu, mais c'était cependant, une légère éclaircie de bonheur dans la nuit profonde de son existence ; c'était peu pour le cœur qui brûlait de désir et de tendresse, puisque ces brefs entretiens étaient surveillés étroitement et qu'on ne pouvait leur permettre la moindre manifestation de leur tendresse mutuelle...

Mais cela était pourtant mille fois mieux que ce vide épouvantable... l'incertitude atroce qu'elle éprouvait sur le destin de l'exilé...

Les larmes couraient encore sur le pâle visage de Lucie qui ne pouvait parvenir à dominer la tristesse de son cœur.

La porte de la salle s'ouvrit et la femme de chambre portant le courrier parut :

— Madame, chère Madame... s'exclamait-elle. Il y a une lettre avec un timbre postal de l'étranger... Je crois que c'est de monsieur...

Lucie courut vers la jeune servante.

Elle tremblait d'émotion.

— Une lettre... une lettre de mon mari... murmurait-elle ne pouvant croire à la joie qui inondait son cœur.

Elle s'empara de la lettre.

Enfin, une lettre d'Alfred !

La jeune femme s'était laissée aller sur un fauteuil et elle fixait l'enveloppe d'un œil égaré.

La servante qui aimait beaucoup sa maîtresse et dont l'intuition féminine lui disait que la jeune femme avait besoin d'être seule, appela les enfants en leur promettant des bonbons s'ils la suivaient dans la cuisine.

Lucie resta seule.

Une lettre de son mari ! Enfin ! enfin !

Elle l'ouvrit avec lenteur et déplia la feuille avec une émotion recueillie qui ressemblait presque à de la dévotion, tandis que son cœur battait fortement.

Elle lut, mot après mot, s'arrêtant souvent, fermant les yeux comme pour mieux enfermer en elle les phrases chéries.

C'était ainsi que, jadis, elle lisait les lettres d'amour d'Alfred.

Combien de fois relut-elle la chère missive ?

Elle appuya ses lèvres sur le feuillet qui venait de là-bas, le baisa avec passion, avec amour, comme elle aurait baisé les mains d'Alfred.

Elle avait le cœur serré par l'angoisse à la pensée des souffrances du bien-aimé, mais son âme était envahie d'une joie qui était plus forte que tout au monde, plus fort que l'amour même ; elle se sentait aimée par Alfred et cet amour était sa vie...

Oui, elle aiderait la fiancée du jeune allemand qui s'était montré bon et généreux avec Alfred et elle ferait pour elle tout ce qu'il lui demandait .

Peut-être...

Oh ! que d'espérances renfermait ce petit mot « peut-être ! ».

Elle se prit le front dans les mains comme si elle voulait rassembler ses pensées.

Son rêve éternel était de réussir à faire évader Alfred, puisqu'elle n'osait plus espérer le libérer par les voies légales.

Malgré les promesses de Picquart et les assurances de Boisdeffre qui avait promis d'examiner l'accusation contre Esterhazy, Lucie ne croyait pas à l'issue favorable de ces démarches ; jusqu'alors, elle avait été trop souvent et trop amèrement déçue.

Dans son cœur, elle caressait ce rêve : faire fuir Alfred ! ils vivraient ensuite à l'étranger où ils recommenceraient une nouvelle vie et reconstruiraient leur bonheur.

Elle effleurait doucement des doigts la chère lettre qu'elle tenait dans ses mains abandonnées sur ses genoux.

— Mon chéri, mon cher amour, je t'attends... je veux tout faire pour t'aider et je veux partager avec toi la foi en un meilleur avenir dans lequel le soleil luira encore pour nous...

— Il y a une autre lettre, madame, le facteur l'avait remise à côté par erreur.

Ces mots de la femme de chambre qui venait d'entrer tirèrent Lucie de sa torpeur...



CHÂPITRE CLVI.

UN NOUVEAU CHAMP D'ACTION

Arrivée à Vienne, Amy Nabot se sépara de son compagnon de voyage. Elle sourit, en secouant la tête avec coquetterie, quand le comte se montra attristé par l'incertitude dans laquelle sa nouvelle amie le laissait, en refusant de lui donner son nom et son adresse et en ne laissant au hasard, le soin de les réunir de nouveau.

— Fions-nous au destin, cher comte. Je suis sûre que nous nous rencontrerons de nouveau et notre plaisir de nous revoir en sera plus grand encore...

Le jeune comte Ilitsch ne voulait pas se laisser convaincre et il insistait.

— Cette nuit a été trop délicieuse et je ne pourrai jamais l'oublier. Vous avez dérobé mon cœur et je ne puis vous perdre ainsi...

— Eh bien ! vous me chercherez, comte ! Si, vraiment, vous avez besoin de mon amitié, comme vous le dîtes, vous trouverez le moyen de me revoir. Ce mystère qui m'enveloppera dans votre souvenir ne fera qu'augmenter votre désir et vous réussirez à me découvrir.

— Vous êtes cruelle !

— Oh ! peut-on dire ? Je veux seulement éprouver votre amour...

— Vous vous défiez tant des hommes ? Avez-vous donc fait de si mauvaises expériences passionnelles que vous ne sentez même pas combien mes paroles sont sincères ?...

La belle Amy Nabot sourit, fixant son nouvel amoureux.

— Mon expérience en amour, dit-elle, m'a enseigné à ne pas me fier aux hommes. Les déclarations que vous m'avez faites à moi, aujourd'hui, vous les avez certainement faites déjà à d'autres jolies femmes et vous les répéterez demain avec la même chaleur aux charmantes viennoises de votre connaissance, j'en suis sûre...

Le comte Ilitsch porta les mains à sa poitrine.

— Je vous donne ma parole d'honneur, ma belle amie...

Amy Nabot secoua la tête en riant :

— Ne jurez pas, comte ; je serais forcée de vous demander de ne pas manquer à votre parole.

— Vous pouvez le demander...

Amy Nabot rit encore.

— Non, non, je préfère laisser à notre rencontre la couleur d'une aventure romanesque ; se connaître : devenir amoureux ; échanger des mots d'amour est chose trop commune, c'est d'une ennuyeuse monotonie. Je préfère quelque chose de nouveau et c'est pour cela que je ne vous dis ni mon nom ni mon adresse. Cherchez-moi, comte, et vous vivrez vous aussi, cette petite aventure... et quand nous nous serons retrouvés — je suis sûr que nous nous retrouverons — nous pourrons reprendre le sujet inépuisable et nous parlerons encore d'amour...

À Vienne, Amy Nabot retrouva son agilité d'esprit et la sérénité d'âme que les derniers événements qu'elle avait traversés à Paris lui avaient fait perdre. Elle respirait l'air de Vienne avec joie ; elle était reconnaissante au destin qui lui avait confié cette mission, juste

au moment de sa vie où il était le plus nécessaire pour elle de quitter Paris.

Ses aventures avec Henry Esterhazy lui avaient procuré bien peu de plaisir.

Elle voulait oublier et elle cherchait à chasser de son esprit tout souvenir du passé, pour se dédier entièrement à la tâche délicate qui lui avait été confiée.

La première chose qu'elle devait faire en arrivant à Vienne était de se rendre chez un commissionnaire dont les bureaux étaient dans la Kartnerstrasse et qui se nommait Joseph Howorka.

Les bureaux du commissionnaire étaient au sous-sol d'une immense bâtisse et il était étrange de voir la jeune femme, vêtue avec le meilleur goût, selon les canons esthétiques de la dernière mode de Paris descendre les degrés sales de l'étroit escalier qui conduisait chez Howorka.

Mais ce n'était pas la première fois qu'Amy Nabot se trouvait en des lieux de ce genre ; sa profession l'avait habituée à fréquenter, sans en être incommodée, tous les milieux.

De plus, elle avait été avertie avant de partir que l'homme qu'elle allait voir n'était pas un homme du monde, mais qu'à première vue elle le prendrait pour un malheureux gagnant péniblement son pain quotidien.

Néanmoins, il comptait parmi les agents secrets les plus intelligents et avait à son actif de nombreux et importants services.

Amy Nabot lut le nom de son collègue sur une petite étiquette collée sur la porte. Elle tira la sonnette et attendit avec une certaine impatience que la porte s'ouvrit. Elle tenait son mouchoir sur sa bouche pour en respirer le parfum car l'air vicié qui régnait en ce lieu lui donnait la nausée.

Enfin, elle entendit un pas qui s'approchait et par

un guichet, qui s'ouvrait au milieu du panneau, un œil la considéra avec attention.

Puis, la porte s'ouvrit et Amy se trouva en face d'un homme vêtu d'un complet sale et très usé. Une petite calotte de velours noir complétait ce costume.

Il posa sur la jeune femme un regard investigateur et l'invita à entrer en murmurant d'une voix étouffée :

— Madame Nabot, de Paris, n'est-ce pas ?

Amy répondit par un signe affirmatif.

Ils entrèrent tous deux dans la salle qui servait de bureau à l'agent secret et qui était meublée d'une façon assez sommaire : au milieu de la salle était une table d'écriture, sur laquelle s'amoncelaient livres, lettres et journaux. A côté du bureau, un guéridon, chargé d'ustensiles de fumeur et deux chaises.

— Asseyez-vous, madame, on m'a déjà annoncé votre arrivée : c'est donc vous qui êtes chargée de nous procurer des renseignements importants ?

L'agent secret ajusta son lorgnon et considéra attentivement sa visiteuse, comme il eut observé une marchandise à acheter.

Il paraissait assez satisfait de son examen et il souriait en caressant la barbe très négligée qui lui couvrait le menton.

— Je pense que la tâche que l'on vous a confiée ne vous paraîtra pas trop difficile. Une jeune femme aussi élégante que vous, avec vos yeux et votre visage n'aura pas de peine à troubler la cervelle des hommes.

Quoique l'homme ne fut guère agréable à regarder, Amy lui sourit ; ce sourire était plein de complaisance, c'était le sourire de plaisir, de satisfaction des femmes qui se sentent adulées.

Elle s'enfonça commodément sur son siège et croisa les jambes, laissant entrevoir les genoux.

— Vous croyez vraiment que je n'y aurais pas de peine ?

— Certainement ! Il n'y a pas de conquête plus facile à faire que celle d'un viennois qui a le cœur assez faible et qui est très sensible aux charmes des belles dames et spécialement des parisiennes. Je crois, d'ailleurs, que vous devez être très habile.....

Amy sourit encore.

— Je crois que mes supérieurs m'estiment, dit-elle, de même que vous êtes estimé vous-même.

— Le suis-je véritablement ?

— Vous ne l'ignorez pas ; mais il est certain que je m'attendais à voir un tout autre homme que vous. J'ai connu beaucoup de vos collègues, mais je n'en ai vu aucun vivre dans une maison semblable.

— C'est nécessaire, madame, parce que ceci encore fait partie de ma tactique. Ici, dans ce misérable taudis, personne ne soupçonne un agent de l'espionnage français ; jamais le plus minime soupçon ne m'a touché quoique les plus grands secrets d'Etat m'aient été confiés et que beaucoup de mes collègues soient venus ici..... Tous croient que je suis un pauvre bougre de commissionnaire contraint à gagner péniblement le pain quotidien en rendant mille services. Quand le soir, je sors de ce trou, alors je me transforme comme..... ne riez pas..... comme un ignoble ver en un beau papillon..... La comparaison est un peu hardie, mais je crois qu'un de ces jours, vous aurez l'occasion de juger de ma transformation.

Amy Nabot fixait l'agent et souriait avec un ironie non dissimulée. Elle ne pouvait imaginer comment cet individu sale et difforme eut pu se transformer en un élégant gentilhomme.

— Je suis vraiment curieuse de vous voir transformé, monsieur Howorka, dit-elle.

— Vous en serez certainement aussi étonnée que le sont les autres. Mais ne parlons plus de moi. Avant tout, je veux vous remettre la somme qui m'a été envoyée pour

vous de Paris. Vous permettez ?

Il ouvrit un tiroir du bureau et en tira un chèque de trois cents couronnes qu'il remit à Amy.

— Naturellement, vous pouvez disposer de tout l'argent qui vous sera nécessaire et vous savez que la France n'est jamais avare lorsqu'il s'agit de reconnaître les services rendus. Vous avez pour le moins, devant vous, une semaine de gros travail ; mais comme vous n'êtes pas une débutante, il est inutile que je vous dise comment vous devez agir. Nous devons seulement nous mettre d'accord sur le moyen par lequel vous atteindrez le plus rapidement votre but.

« Avant tout, il importe de ne pas faire naître de soupçons. Les renseignements que l'on m'a donné sur vous m'ont appris que vous êtes danseuse ?

— Et je puis même me vanter d'avoir remporté quelques succès.....

— Il n'est pas nécessaire que vous me le disiez, madame, car votre beauté doit exercer partout une fascination irrésistible. Je voudrais même vous proposer de rester un certain temps à Vienne comme artiste.

— Auriez-vous déjà un plan ?

— J'ai toujours des plans ; c'est nécessaire. Il faut seulement les adapter à la situation et se fixer une ligne de conduite.

Amy Nabot observait attentivement Howorka. Cet homme était pour elle une énigme ; chacune de ses paroles était évidemment prononcée dans un but particulier et était toujours en rapport avec son aspect extérieur et l'ambiance dans lequel il se trouvait.

L'agent secret sembla deviner la pensée d'Amy et il dit :

— Quand vous me connaîtrez mieux, madame, vous me répéterez ce que m'ont dit de nombreux de nos collègues ; tous pensent que j'aurais été un merveilleux comédien.

Il s'interrompit et après un instant, ajouta :

— Mais vous n'êtes pas venue chez moi pour parler de ces choses. Nous devons nous accorder sur la façon dont vous vous comporterez à Vienne. Seriez-vous, par exemple, disposée à danser dans un music-hall ?

— J'ai toutes les possibilités et je puis faire tout ce que je veux. Je suis en relations avec le music-hall « Lolo » dont le propriétaire est mon ami et partage avec moi le gain de mes affaires. Il vous inscrira parmi ses danseuses ; vous serez une artiste et ainsi vous n'éveillerez pas les soupçons de la police, tandis que, si vous descendiez tout de go dans un hôtel, en vous faisant passer pour une touriste étrangère, vous seriez immédiatement surveillée. La police est devenue extrêmement méfiante et elle exerce un contrôle très sévère sur les étrangers qui arrivent dans la ville, surtout depuis les dernières affaires d'espionnage...

« Une danseuse du Lolo passera partout facilement. Trouvez-vous donc demain matin, devant l'église Saint-Etienne ; je vous attendrai devant la porte principale et nous nous rendrons ensemble auprès de mon ami qui vous engagera immédiatement.....

Amy Nabot se leva, boutonna la veste de son tailleur qu'elle portait avec un chic suprême et releva son col. L'agent secret la considérait avec une admiration non dissimulée et il constatait qu'elle était d'une beauté et d'une élégance toutes particulières.

— Vous êtes merveilleuse et je suis sûr que vous obtiendrez un immense succès, non seulement comme espionne, mais encore comme artiste.

— Qui sait si je réussirai à triompher de la concurrence des viennoises ?

— Avec quelques toilettes excentriques, avant huit jours, vous aurez à vos pieds, tous les habitués du music-hall. Ils vous supplieront de dîner avec eux en cabinet

particulier. Les spectateurs du Lolo sont pour la plupart des officiers ou des membres du corps diplomatique et il ne vous sera certainement pas difficile de trouver parmi eux la dupe de laquelle vous tirerez tout ce que vous voudrez. Je vous verrai dans votre loge tous les soirs avant la représentation et je vous dirai quels sont les personnages les plus importants avec lesquels il serait intéressant de nouer des relations pour atteindre votre but.....

Amy Nabot tendit la main à l'agent.

— Nous sommes donc d'accord, je me trouverai demain à onze heures devant l'église Saint-Etienne.

Howorka s'inclina et baisa la main d'Amy Nabot qui fut contente d'avoir déjà mis ses gants car il ne lui aurait pas été agréable d'avoir à supporter le contact des lèvres de cet individu à l'aspect répugnant.

Quand elle fut de nouveau dans la rue, elle respira à pleins poumons l'air frais et pur. Elle était heureuse d'être enfin sortie de cette pièce dont l'atmosphère pesante et presque irrespirable l'avait étouffée.

Elle réussit rapidement à se délivrer de toutes les désagréables sensations qu'elle venait d'éprouver, afin de concentrer toutes ses pensées sur la nouvelle aventure vers laquelle elle allait.

Elle avait été artiste par vocation ; elle s'était jadis donné corps et âme à son art et elle avait toujours espéré de pouvoir un jour ou l'autre remonter sur les planches, pour fasciner le public qui l'avait toujours applaudie frénétiquement.

Elle avait eu de fervents admirateurs, elle avait toujours été accueillie chaleureusement et elle n'avait renoncé à son art qu'à cause de l'amour qu'elle éprouvait pour Alfred Dreyfus. Ensuite, elle était devenue espionne par l'entremise d'Henry..... Mais elle avait toujours gardé un regret au fond du cœur.

Maintenant, pour la première fois, on lui offrait l'occasion de reprendre l'exercice de son art, tout en conservant son emploi ; elle serait à la fois espionne et danseuse.

Cette nouvelle vie de plaisir et d'émotion lui plaisait et lui redonnerait cette fraîcheur et cette sérénité d'esprit que les derniers événements avaient troublé et elle se servirait encore une fois de sa beauté pour jouir de la vie.....

Naturellement, à côté de ces nouveaux plans, elle caressait encore un petit rêve d'amour en pensant au jeune hongrois avec lequel elle avait fait le voyage de Paris à Vienne.

En se souvenant de l'aventure, elle souriait de plaisir.

Elle était convaincue que le jeune homme avait tout-à-fait perdu la tête et qu'il était follement amoureux !.....

Elle le reverrait !.....

Avec la plus grande tranquillité d'esprit, sans la moindre émotion, elle pensait qu'elle le reverrait avec plaisir ; mais que penserait-il en la retrouvant sur les planches d'un music-hall ?.....

CHAPITRE CLVII.

VEANGANCE.....

La seconde lettre que la femme de chambre venait d'apporter à Lucie contenait une invitation à se présenter devant le Tribunal Civil.

Le cœur bondissant, Lucie se précipita au téléphone pour communiquer la nouvelle à son beau-frère.

Mathieu lui promit de venir tout de suite et elle l'attendit avec une anxiété insoutenable ; elle était agitée par mille craintes.

Elle était déjà derrière les vitres depuis dix minutes quand elle le vit apparaître et elle courut à sa rencontre sur le palier.

— La tempête se déchaîne sur nous, Mathieu ! Du Paty veut se venger et il m'a dénoncée.....

Mathieu n'était pas préparé à cette nouvelle ; il ne pouvait imaginer une telle infâmie. Il était atterré à l'idée des nouveaux soucis qui allaient rendre la vie de la pauvre Lucie encore plus dure et plus difficile.

Malgré sa préoccupation, il trouva néanmoins des mots rassurants pour encourager la jeune femme.

— Prends patience ; ne te désespère pas à l'avance, nous devons d'abord savoir quelles preuves sont dans les mains de ce misérable. Tu m'as assuré que Gaston et le

vieux pêcheur Pierre ont déjà favorisé la fuite de plusieurs prisonniers et je ne pense pas qu'ils voudraient se dénoncer eux-mêmes en te dénonçant toi..... D'ailleurs, la somme que le commandant du Paty pourrait leur offrir pour les faire parler n'équivaudrait pas à ce qu'ils gagnent en aidant les déportés.....

Mais Lucie ne se rassurait pas ; les paroles de son beau-frère ne parvenaient pas à calmer son anxiété.

— J'ai si peur, Mathieu ; j'ai si peur de ne pas savoir me défendre devant un interrogatoire qui serait conduit habilement. Tu sais déjà que les événements de ces derniers mois m'ont rendu nerveuse et je crains de ne pas savoir résister et de tout confesser...

— Ce serait la plus grande folie que tu pourrais commettre, ma chérie.....

— Il faut que tu m'aides encore cette fois, Mathieu. Pense en quelle situation je me trouve... Ils m'ont enlevé Alfred et depuis des mois mes pauvres petits n'ont plus leur papa ; qu'arriverait-il si l'on m'arrêtait aussi, moi..... ? et si après une longue enquête, on découvrirait les preuves de ma complicité et que l'on me condamne à la prison, moi aussi..... ?

— Tu ne dois pas penser à cela, Lucie.....

La malheureuse femme se cacha le visage entre les mains et soupira profondément :

— Oh ! si je ne m'étais pas laissée entraîner à projeter cette tentative de fuite, si je n'avais pas accepté les propositions de ce Gaston ! Que de malheurs et d'anxiétés, j'eusse évités !..... Que ne donnerai-je pas pour retourner en arrière..... je n'ose pas même penser à mes responsabilités dans ce qui est arrivé..... Sans cette malheureuse tentative de fuite, Alfred serait encore à l'île de Ré et nous aurions la possibilité de nous voir deux fois par semaine. Et, par ma faute, ils l'ont envoyé à la Guyane et maintenant je pense avec terreur à ce que se-